FRC 246

CONVENTION NATIONALE.

ADRESSE

D'UNE SOCIÉTÉ ANGLAISE

A LA CONVENTION NATIONALE,

SUIVIE

DE LA RÉPONSE DU PRÉSIDENT,

Lue à la séance du 22 novembre 1792, l'an premier de la République,

Imprimée & envoyée aux quatre-vingt-quatre Départemens, par ordre de la Convention Nationale.

CITOYENS ET FRÈRES;

Nous nous empressons de vous saluer de cet honnête, honorable & doux nom, quoique nous soyons individuellement inconnus les uns aux autres, & de vous prier de recevoir nos très-sincères félici-

cf. M+W 536

tations, sur le brillant aspect des affaires de France dans ce moment. Trop long-tems on a fait croire aux Anglais que la Nation française était leur ennemie naturelle. Le tems est venu, où leurs yeux sont enfin débarrassés du bandeau politique qui les a couverts jusqu'ici, & ils voient clairement que cette doctrine n'était fondée que sur la fausseté & la tromperie; que c'est une calomnie atroce contre la nature, un blasphême contre le Créateur de l'Univers, le Dieu de la paix & de la concorde, de supposer qu'il aurait créé deux grandes Nations & les aurait placées l'une près de l'autre sur ce globe, dans la seule vue cruelle qu'elles vivraient dans une perpétuelle inimitié.

C'est avec la plus vive satisfaction que nous vous déclarons que nous avons suivi, & avec inquiétude, les progrès de votre glorieuse révolution, depuis la première assemblée des notables jusqu'à présent; que nous avons été constamment & tour-à-tour agités par la crainte & l'espérance, à mesure que nous voyions l'approche de chaque grand événement, qui devait immanquablement affecter vos intérêts les plus essentiels; & si notre pou-

voir eût égalé notre bonne volonté & nos inclinations, avec quel empreſſément nous aurions volé à votre ſecours, pour ſeconder vos nobles efforts dans la conquête de la liberté, dont l'amour enflamme nos cœurs dans ce moment!

Au milieu de toutes les viciſſitudes de la fortune, auxquelles cette grande & unique révolution devait naturellement être expoſée, l'eſpérance ne nous a jamais abandonnés. Nous croyions voir, dans chaque grand événement, le doigt de la Providence en tracer le vaſte plan, & ſon bras tout-puiſſant étendu pour vous garantir des coups qu'on ne ceſſait de porter à vos vertueux & patriotiques efforts. Menacés par une armée redoutable d'ennemis au-dehors; travaillés, agités par une foule d'ennemis encore plus redoutables, encore plus deſtructeurs, les traîtres intérieurs, & les *prétendus amis* au-dedans, nous avons conſidéré votre ſituation avec la plus vive, la plus compatiſſante ſenſibilité; & après avoir ſuivi d'un œil inquiet le vaiſſeau de l'Etat dans ſa courſe dangereuſe, craignant ſans ceſſe qu'en évitant le gouffre de Scylla, il ne vînt ſe briſer ſur les rochers de Carybde,

nous l'avons vu, avec une joie indicible, échapper à l'un & à l'autre ; & nous béniſſons l'heureux moment qui nous a délivré de nos craintes à votre égard.

Pendant tout le tems ſi intéreſſant, dans lequel il s'agiſſait du ſort, des droits de tant de millions d'hommes (car nous regardons la cauſe des Français comme celle de l'humanité entière) nous avons rougi en penſant qu'il a pu ſe trouver des Anglais aſſez dégénérés des principes de leurs ancêtres, pour oſer défendre publiquement l'injuſte invaſion de votre pays, par le matamore Brunswick, & les autres ſatellites du deſpotiſme, & ſur-tout pour calomnier & chercher à avilir une grande Nation, offenſée & vertueuſe, parce qu'elle défend ſes droits, parce qu'elle fait tous ſes efforts pour défendre la plus glorieuſe cauſe dont les hommes ayent jamais entrepris la défenſe, & pour repouſſer l'attaque la plus révoltante, la plus injuſte & la plus infâme qui ait jamais déshonoré les annales de l'hiſtoire & de la juſtice ; attaque dans laquelle les aggreſſeurs n'avaient pas plus de droit de leur côté que n'en a le voleur de grand-che-

min, quand il présente son pistolet au voyageur surpris, tremblant & fatigué.-- Leur seul droit est la force.

Mais, Citoyens & Frères, ce ne sont pas là les sentimens du Peuple anglais : nous vous prions de le croire. Cette opinion impie est l'ouvrage de ces malheureux libélistes qui vendraient leur liberté, & celle de tous les hommes, à toute Puissance qui payerait le mieux..... leur voix. Chaque jour, à chaque instant, ils répandent les mêmes poisons sur ceux de leurs compatriotes qui ont le courage de parler ou d'écrire en faveur de la liberté, & contre les procédés infâmes des cours. Nous les connaissons & nous les méprisons. Nous vous prions d'en faire autant. Ce sont les plus viles reptiles. Leur courage sont des outrages, & leurs calomnies des éloges ; enfin, ce sont les prôneurs de Burke.

Pour éviter le risque d'être enveloppés dans le reproche, que des procédés aussi lâches & aussi malveillans ne peuvent manquer d'élever dans l'esprit d'une grande & généreuse Nation, nous venons nous disculper, & vous assurer,

généreuſe Aſſemblée de patriotes, que nous reſſentons la joie la plus vive toutes les fois que nous recevons la nouvelle d'un événement, quel qu'il ſoit, qui peut tendre à votre avantage ou au ſuccès de vos meſures ; & que ſi nous étions *actuellement* engagés dans la même cauſe, au lieu de l'être *éventuellement*, nous ne pourrions être plus ardens, ni plus ſincères dans nos ſouhaits pour votre bonheur.

Vous avez déjà la promeſſe de notre cœur, qu'elle gardera la plus exacte neutralité tant que durera la guerre, à laquelle vous avez été ſi injuſtement forcés. Nous nous flattons que vous pouvez entièrement compter ſur ces aſſurances, parce que nous ne voyons pas ſous quel prétexte, par quelle raiſon, elle peut ou pourrait entrer dans une ligue auſſi déteſtable, & ſe mêler du gouvernement intérieur d'une grande Nation indépendante. Vous avez eu cependant, & tout récemment, des preuves trop réitérées & trop poſitives du parjure des rois, de la duplicité & de l'intrigue des favoris qui les environnent, pour mettre trop de confiance dans leurs promeſſes, ou

pour être ſurpris quand ils y manquent. L'hiſtoire prouve que les rois & leurs miniſtres ne gardent la foi qu'ils ont ſolemnellement donnée, qu'autant que cela convient à leurs intérêts, ou bien que cela plaît à un paraſite favori ou à une concubine.

Nos *directeurs* ont eu la folie de nous montrer les dents, quoiqu'ils n'oſent pas mordre; mais ce n'était probablement que pour contrarier & pour inquiéter les amans & les fils de la Liberté chez nous. --- Les hommes par leſquels nous apprenons chaque jour des nouvelles, évidemment à leurs gages, ſont les ſeuls qui ont noirci votre Nation d'une manière auſſi infâme que peu méritée. La calomnie, la méchanceté ſont devenues d'autant plus atroces dans leurs bouches, qu'ils avaient beſoin de ſe débarraſſer d'un venin qui les aurait tués, s'ils n'avaient trouvé moyen de l'évacuer. Malheureuſement pour eux, ils ont entouré, ils ont pris vos armées victorieuſes au moment où les braves, généreux guerriers qui les compoſent, chaſſaient leurs téméraires aſſaillans, comme des moutons devant eux; & ils ont noirci du nom

de ſéditieux tous les Anglais qui n'ont pas mis une confiance implicite dans leur fauſſeté, parce qu'elle leur venait de la part d'un ambaſſadeur qui ſemble avoir été auſſi dupe qu'eux. --- Mais ces actes ſont ceux d'une faction ſans principes, & non ceux du Peuple anglais. Citoyens & frères, regardez-les avec le mépris qu'ils méritent.

La foi qu'ils ont engagée eſt celle de la Nation; & nous eſpérons, nous ſommes bien perſuadés, qu'ils n'oſeront pas badiner avec elle. Cependant, comme nous ne pouvons répondre des événemens qui ne dépendent pas de nous, cette ſociété, compoſée de pluſieurs milliers de négocians, d'artiſans, de manufacturiers, & d'ouvriers de toute eſpèce, qui ſavent qu'ils compoſent le corps le plus utile & le plus nombreux, & forment, avec ceux de la même claſſe, la force & la puiſſance d'un État, vous prient d'être aſſurés que, ſi cette foi, ainſi ſolemnellement engagée, venait à être rompue par perfidie, nous regarderions cet acte comme une déclaration de guerre contre nos propres libertés, & nous emploierions toute l'influence que nous avons & tous les

moyens légaux qui sont en notre pouvoir, pour arrêter le bras qui serait levé contre vous, & pour détourner le mal auquel on aurait visé, avec le même zèle & la même ardeur que s'il nous eût été adressé à nous-mêmes.

Ces sentimens étant la suite de la plus vive sensibilité, & du patriotisme le plus ardent, seront reçus de votre part, nous l'espérons, avec le plaisir que nous vous les offrons, & que chacune des deux Nations ne visera qu'à une union d'intérêt qui doit être un jour avantageuse à l'une & à l'autre. Le voile de l'erreur une fois déchiré, nous ne pouvons rester plus long-tems aveugles sur nos vrais intérêts. Nous avons trop long-tems souffert tous les deux des animosités excitées par sa perfidie, & entretenues par la fraude. --- Eloignons de nous d'aussi vils instrumens d'inimitié & de malheur pour l'humanité, & soyons dorénavant les fils unis de la liberté & de la candeur, & les fermes & déterminés défenseurs des droits de l'homme.

En attendant, nous vous saluons & vous disons adieu. Puisse le Dieu des

batailles guider & protéger vos armées; & les faire trionpher de tous vos ennemis! Puisse le Dieu de la sagesse, de la raison, de la vérité & de la justice, éclairer vos esprits, ô Sénateurs! & donner à vos cœurs le vrai sentiment de vos devoirs envers vous, envers votre pays, envers la postérité; & puissent vos noms devenir immortels, en formant une Constitution qui doit être éternellement l'admiration & l'envie de toutes les Nations!

Signé, par ordre de la Société,

DAVID MARTIN, Présidents.

JAMES HORSFIELD, Secrétaire.

JOHN ALCOCH, Trésorier.

Suivent une infinité d'autres signatures.

RÉPONSE

du Président.

CONCITOYENS DU MONDE.

Vos adresses aux Représentans de la Nation française, les ont pénétrés d'une douce émotion. En m'imposant l'honorable devoir de vous le dire, ils me laissent le regret de n'exprimer qu'imparfaitement ce que tous sentent avec énergie : & certes, quand on a l'honneur d'être Anglais ou Français, c'est un titre de plus à l'affection mutuelle qui doit régner entre les hommes.

Les savans de votre contrée se plaisent à parcourir le globe pour épier la nature : désormais, ils pourront visiter le Mont-Blanc, sans quitter leurs amis. Le jour où la Savoie libre s'est unie à nous, & le jour où les enfans de la fière Angleterre ont paru au milieu de nous, ont été pour la raison des jours de triom-

phe. Il ne manquait à ces scènes attendrissantes, que d'avoir toute la Grande-Bretagne pour témoin de l'enthousiasme que nous inspirent le nom de la Liberté, & celui d'un Peuple avec lequel nous allons cimenter une éternelle alliance.

La Convention nationale a cru témoigner sa satisfaction à des Anglais, en décrétant qu'on discuterait en leur présence le procès du dernier de nos tyrans. Il y a soixante siècles que les rois font la guerre à la liberté: les prétextes les plus misérables leur ont servi pour troubler la terre. Rappelons-nous avec horreur que, sous la reine Anne, une paire de gants tombés produisit d'étranges événemens; que sous Louis XIV, une fenêtre de travers suffit pour faire ensanglanter l'Europe. Hélas! elle est si courte, la durée dans laquelle l'Eternel a circonscrit notre fragile existence! Faut-il donc que l'ambition féroce de quelques individus puisse impunément empoisonner ou abréger nos jours? Mais, encore quelques momens, & les despotes & leurs canons seront muets: la Philosophie les dénonce à l'Univers; & l'Histoire, fouillée de leurs crimes, a donné leur signalement. Bientôt on écrira les annales des

Peuples ; elles seront celles de la vertu ; & , dans les fastes de la France , une place est réservée aux témoignages de fraternité que nous donnent des Sociétés Anglaises & Irlandaises , & spécialement la Société constitutionnelle de Londres.

Estimables Républicains , les nouvelles publiques vous avaient raconté comment des fournisseurs infidèles avaient trompé notre loyauté , & réduit nos braves guerriers à un état déplorable. Les six mille paires de souliers que vous envoyez pour nos armées , sont un don patriotique qui n'avait pas de modèle ; il ne pouvait avoir pour auteurs que des hommes vertueux & libres ; il vous assure des droits à notre gratitude. Ah ! si jamais on attente à votre liberté , parlez ; & nos phalanges victorieuses sur les rives du Rhin , de l'Escaut , du Var & de l'Isère , franchiront le Pas-de-Calais pour voler à votre défense.

Sans doute l'année nouvelle qui s'approche verra renaître tous vos droits. La rentrée de votre parlement fixe nos regards. Nous espérons qu'alors la Philosophie tonnera par la bouche de l'Eloquence , & que les Anglais remplaceront la grande chartre du roi Jean , par la grande chartre de la nature.

Les principes sur lesquels se fonde notre République, ont été développés par des écrivains célèbres de votre nation. Nous nous sommes emparés de leurs découvertes dans l'art social, parce que les vérités révélées au Monde, sont la propriété du genre humain. Un peuple qui a mûri la raison, ne voudra pas une demi-liberté; il refusera, sans doute, de capituler avec le despotisme.

Généreux Bretons, confédérons-nous pour le bonheur de l'humanité; poursuivons tous les préjugés; faisons filtrer les connaissances utiles dans toutes les branches de l'arbre social; inspirons à nos semblables le sentiment de leur dignité; apprenons-leur sur-tout que les vices sont les compagnons inséparables de l'esclavage; & comptons qu'il secondera nos efforts, le Dieu de la Liberté qui balance les destins des Empires, & tient en main le sort des Nations.

Le président de la Convention nationale de France,

GRÉGOIRE.

A MARSEILLE, de l'Imprimerie de JEAN MOSSY, Imprimeur du Département, l'an premier de la République Française, 1792.

592